

LE CONSTITUTIONNEL

Lundi, Mercredi et Vendredi.

ABONNEMENTS

EDITION SEMI-QUOTIDIENNE, par an... \$3.00

Tout ce qui veut discontinuer doit en donner avis au moins un mois avant l'expiration du terme de leur abonnement...

LE CONSTITUTIONNEL

ORGANE DU DISTRICT DE TROIS-RIVIERES

E. GERIN, Rédacteur-en-Chef

I. L. CLAIR, Editeur-Propriétaire

LE CONSTITUTIONNEL

Lundi Mercredi et Vendredi

ANNONCES

EDITION SEMI-QUOTIDIENNE, première insertion, 50 cts

Tout ce qui veut discontinuer doit en donner avis au moins un mois avant l'expiration du terme de leur abonnement...

Feuilleton du Constitutionnel

LA

MAISON BLEUE

IV

(Suite)

— Ah! comment peut-on changer ainsi? Depuis trois ans déjà tout le monde sait dans le faubourg que Kate doit devenir une femme, et que ses parents ne demandent pas mieux. Et maintenant vous auriez la crudité de nous séparer? Mais, mon Dieu, ce serait nous donner le coup de la mort.

— Des mots, tout ça ne sont que des mots, gronda le vacher sans être ébranlé. Je répète ma question: si vous étiez père, condamneriez-vous votre fille à devenir la servante d'une femme paralysée?

— Simon le répondit pas; il courba la tête, et un murmure étouffé trahit seul le désespoir qui lui serrait le cœur.

— Je comprends bien, Simon, que cela ne vous fait pas plaisir, dit le père Verhoeven, de devoir renoncer à une fille telle que notre Catherine.

— Mais, Kate, cette pauvre Kate, elle sera encore la plus malheureuse de nous tous, soupira le jeune homme.

— Vous le croyez? Non, non, dans deux mois elle sera mariée.

— Mariée? Dans deux mois; Kate mariée! répéta Simon, en reculant d'un pas.

— Oui, oui, et elle sera riche et heureuse, et elle deviendra madame, et tout le monde dans le faubourg lui ôtera son chapeau avec respect.

— Oh! mon Dieu, Isidore Pommedépin...

— Comme vous dites, mon ami: notre Kate devient madame pommedépin. Le jeune homme ne put plus douter de son infortune car depuis longtemps il avait craint la possibilité de ce qui se réalisait maintenant. Les larmes jaillirent de ses yeux; mais, au bout d'une instant, il se roidit contre le désespoir qui l'envahissait, et dit avec une indignation contenue.

— Maître Verhoeven, vous me repoussez maintenant parce que je suis devenu pauvre et que ma mère est malade. Prenez vous que je sois refusé la main de votre fille si vous étiez devenu pauvre et perclus vous-même? Vous n'oseriez pas dire que vous croiriez de moi pareille chose? Pourquoi donc me traitez-vous comme si vous pouviez le croire? Ah! si j'avais dû travailler pour vous tous nuit et jour, c'est été mon bonheur de récompenser l'amour et la bonté par toute une vie de travail et de soins prodigués à ses parents. Car Kate est noble et généreuse; elle veut devenir, non pas la servante, mais l'enfant de ma mère.

— Elle parlera tout autrement en mariage.

— Elle refusera, soyez en sûr. Cela n'y ferait rien. Je sais bien qu'elle est enfiévrée, mais je la suivrai encore plus. Elle pira ou elle mourra dans deux mois elle s'appellera madame Pommedépin, vous dis-je, et je voudrais bien voir qui pourrait l'empêcher!

Le jeune homme gronda quelques mois à voix basse, en luttant péniblement contre son désespoir. Puis rassemblant ses forces par un dernier effort, il joignit les mains en suppliant, et s'écria:

— Oh! maître Verhoeven, vous me déchirez le cœur; si vous saviez comme ma Kate va être accablée de douleur et d'effroi!

— D'effroi? que voulez-vous dire?

— Oui, d'effroi et de dégoût. Car elle n'aime pas Isidore Pommedépin au contraire, elle le hait. Votre Kate est si belle même son âme est si belle que son visage. Et vous voudriez la contraindre à se marier avec un garçon qui boîte, qui est méchant, qui a les yeux rouges, qui parle des larmes vertes, qui est laid, en un mot, et qui, par-dessus le marché, est connu de tout le monde comme...

Un méchant caractère? Pensez-vous que votre Kate, condamnée à user tristement sa vie avec cet époux détesté, vous bénirait d'avoir meurtri son tendre cœur? Non, non, elle adresserait au ciel ses plaintes amères, parce que son père croyant agir pour son bien, l'aurait sacrifiée à l'argent, et perdu son bonheur à jamais en étouffant les secrets sentiments de son cœur.

Le langage du jeune homme était si touchant, que le vacher en parut ému, et secoua la tête en silence.

— O maître Verhoeven, soyez généreux! Laissez-moi espérer que Kate deviendra une femme. Je suis jeune, je travaillerai, je ferai le commerce, je gagnerai de l'argent. Je rendrai votre enfant heureux; son existence sera un paradis sur terre. Je vous honorerai et vous aimerai non seulement comme un père, mais comme un bienfaiteur. Je bénirai votre nom jusqu'à ma dernière heure!

— Je crois, Simon, que vous voulez me mettre des pommes au charbon, murmura le vacher pensif. Mais il me semble que vous attendriez un roc. Eh bien...

— Parlez, cher voisin, parlez.

— Eh bien, il y a encore un moyen d'obtenir mon consentement à votre mariage avec Kate; d'autant plus que l'apothicaire n'a pas encore ma parole.

— J'écoute, le cœur palpitant.

— Je ne veux pas, absolument que Kate devienne la servante de votre mère infirme, mère infirme. Si vous y consentez, cela est facile à obtenir.

— Je consens, maître Verhoeven; exprimez votre désir.

— Il faut placer votre mère à l'hospice, Simon. Il y eut un moment de silence solennel. Le jeune homme était devenu pâle, comme un mort. Lorsqu'il reprit l'usage de la parole, il balbutia lentement avec angoisse, comme un homme qui a peur de ce qu'il va dire:

— Ma mère... dans un hospice. Dans un hospice, ma mère!... ma mère!

— Mais qu'y a-t-il là de si extraordinaire? Il y a beaucoup de personnes qui le font. Vous ne valez pas mieux, l'est-ce pas? votre mère non plus, que des centaines d'autres personnes?

— Quoi? s'écria Simon tout tremblant d'indignation, ma mère ira à l'hospice. Elle a travaillé comme une esclave, et altéré sa santé pour son fils... et ce fils, pour récompenser son amour et son dévouement, lui dirait aujourd'hui: Allez à l'hospice vivez loin de vos enfants, parmi des étrangers, sans liberté, comme une pauvre prisonnière, jusqu'à ce que vous mouriez oubliée? Je devrais pleurer; la douleur me torture; le feu de l'indignation tarit la source de mes larmes. Croyez-vous que je sois un bourreau ou un serpent? Tenez, maître Verhoeven, croyez-moi pour pouvoir épouser Kate, je me laisserais couper un bras; si le fils était; mais je me ferais tuer plutôt que de dire à ma pauvre mère: Il faut aller à l'hospice?

— Mais, Simon, laissez-moi dire un mot: je vous prouverai...

— Non, non, la seule pensée d'une aussi lâche cruauté me comble d'angoisse et d'effroi!

Le jeune homme paraissait tout hors de lui; il s'était laissé emporter par ses propres paroles, et au lieu de larmes, on ne voyait dans ses yeux que l'éclat d'une rage fiévreuse.

— De sorte que vous renoncez à Kate? gromma le vacher mécontent.

— Oh? non, non!

— Alors, envoyez votre mère à l'hospice.

— Jamais! plutôt mourir!

— Eh bien, vous avez à choisir. C'est mon dernier mot: il est irrévocable! Si vous êtes obstiné je le suis encore plus que vous. Je vous donne le temps de réfléchir jusqu'à demain matin à huit heures. Si je n'ai pas une réponse favorable, alors il est irrévocablement décidé que vous ne reverrez plus notre Catherine.

— Oh! je vous en prie, ayez pitié de moi! Ne me percez pas si cruellement le cœur.

Le vacher retourna sur sa pièce de terre; en se retournant, il vit Simon qui demandait grâce, les mains tendues vers lui.

— Vous conditions, je ne veux rien entendre de plus, cria-t-il. Votre bonheur est dans vos propres mains. Si vous voulez le fouler aux pieds faites à votre guise; moi, je ferai à la mienne. Adieu!

Simon le suivit un moment des yeux, perdu et ayant presque perdu la conscience de ce qu'il faisait. Alors le jeune homme fit quelques pas précipités du côté de sa demeure; mais, comme s'il était effrayé par l'idée de se trouver en présence de sa mère, il retourna dans le chemin de terre et se dirigea vers le faubourg.

— Au bout d'un instant, il prit la rue Charrie, longea le jardin des Arbaliens, et arriva, en quelques minutes, aux ouvrages extérieurs du fort d'Herthuis, où il se promena de long en large, pensif et se parlant à lui-même, dans la plus complète solitude.

Plus d'une fois, sous le coup de ses pénibles réflexions, des larmes jaillirent de ses yeux; mais aussitôt, il réprimait les signes extérieurs de sa souffrance. Il n'avait choisi ce lieu solitaire et abandonné que pour pouvoir lutter en liberté contre son désespoir. Sa mère ne devait pas s'apercevoir qu'un malheur lui était arrivé; sans cela, peut-être laisserait-il tomber de ses lèvres le mot d'hospice, et il ne voulait pas percer le cœur de sa mère de ce coup de poignard. Tout n'était pas définitivement perdu. Maître Verhoeven pouvait encore revenir sur sa fatale résolution. Kate, la courageuse Kate, pourrait peut-être encore détourner le coup par sa résistance et la fermeté de son refus.

Lorsqu'il se sentit assez fortifié pour pouvoir dissimuler son angoisse, il retourna par la rue Haute vers sa demeure, et ouvrit la porte.

Annette accourut toute joyeuse à sa rencontre, et s'écria en lui serrant les mains:

— Oh! Simon, Simon, quel plaisir nous avons eu toute l'après-midi! Kate a été ici et elle m'a traînée aussi sur la belle chaise, même dans le jardin... et mère est si contente... si contente!

Sans répondre à l'enfant, Simon marcha droit à sa mère, et après l'avoir embrassée avec une joie feinte, il lui dit:

— Mère, j'ai gagné aujourd'hui seize francs. Nous devons nous dépêcher d'achever le triage du café, car le garçon du magasin de l'épicerie Heikis viendra le chercher lundi.

Simon, qu'as-tu? demanda sa mère étonnée. Tu vois paraît si triste?

— Je ne sais pas, mère, répondit-il avec hésitation. J'ai mal à la tête... très-mal même, mais ce n'est rien. J'ai mangé trop vite, ta a j'étais content; peut-être ai-je pris un léger rhume en m'arrêtant dans un magasin humide et froid, tout échauffé que j'étais par une marche rapide.

— Eh bien mon enfant, dit la mère Horms, va te mettre au lit. Annette chauffera de l'eau et te fera un peu de thé ou de tilleul.

— Non, mère, cela n'est pas nécessaire. J'ai déjà éprouvé que le mal de tête s'aggrave quand on cause. Laissez-moi, pendant qu'il fait encore clair, continuer à trier le café. Quand la nuit sera venue, nous pourrions aller nous coucher tous un peu plus tôt.

Plus d'une fois, pendant qu'il poursuivait son travail, sa mère essaya d'échanger queques mois avec lui, mais lorsqu'elle fut convaincue que la causerie lui était à charge, elle se tut aussi, et fit même comprendre à Annette en posant son doigt sur ses lèvres, qu'elle ne devait pas s'occuper de lui.

A peine que soleil eut disparu derrière l'horizon, que toute la famille alla se mettre au lit.

La mère Horms pensait avec inquiétude à l'indisposition de son fils. Simon pleurait dans les ténèbres.

Contre son habitude elle parlait peu, et même elle répondait à peine à l'enfant quand celle-ci lui demandait quelque chose.

Elle était forte inquiète. Simon lui avait caché quelque chose. La veille au soir il était revenu tout triste à la maison, et le matin, quoiqu'il fut parti de très bonne heure pour son bureau, elle avait remarqué qu'il avait un poids sur la poitrine. Qu'est-ce que ça pouvait être? Lui qui n'avait jamais en le moindre secret pour sa mère, il avait étouffé toutes ses questions avec une espèce d'anxiété.

Tandis qu'elle était plongée dans ses tristes pensées, cherchant à approfondir ce mystère, elle entendit ouvrir la porte.

Elle tourna la tête et vit Kate Verhoeven qui se tenait immobile au milieu de la chambre, toute pâle, et la contemplant d'un regard plein d'angoisse.

— Kate, Kate, qu'as-tu? que t'est-il arrivé? murmura la vieille femme effrayée.

Les larmes, contenues coulèrent avec abondance sur les joues de la jeune fille. Elle s'élança vers la femme Horms, se jeta à son cou, et la serra avec force contre sa poitrine.

— O ciel! Kate, est-il arrivé un malheur? Tu pleure, ta mère.

La jeune fille se laissa tomber sur une chaise et sanglota un instant, comme si elle était oppressée par une triste nouvelle.

Annette s'approcha d'elle et lui prit la main en pleurant.

— Pour l'amour de Dieu, parle! chère Kate, dit la femme Horms. Vous comme tu me fais trembler? Qu'est-ce qui te désespère ainsi?

— Ah! mère, mère, vous me voyez pour la dernière fois? s'écria la jeune fille. Je ne puis plus venir ici.

— Pourquoi? qu'il dit cela? Impossible!

— Je dois me marier avec Isidore Pommedépin... et si j'adresse encore la parole à Simon, mon père m'en fera mourir. Hélas! hélas! mon père me mettra à la porte, et mon père me mettra sur ma tête en me menaçant, parce que j'ai parlé avec mépris d'Isidore Pommedépin.

La femme Horms se mit à verser aussi d'abondantes larmes, et elle dit en levant les yeux au ciel.

— Pauvre Simon, mon malheureux fils.

— Pauvre Simon, pauvre, s'écria Annette sans comprendre exactement ce qui agissait si fort sa mère.

— Kate, ô Kate, s'écria la vieille femme, pourrais-tu consentir à ce mariage? Pourrais-tu détourner le coup de la mort à ce pauvre Simon?

— Consentir? Oh! non, jamais! Mais je ne sais pas ce qui se passe; mon père n'est plus reconnaissable; il prévoyait ma résistance, et ce n'est pas prêt à faire un malheur si je continue à résister. Et ma mère aussi est aveuglée par la colère.

Hélas! si l'on me contraignait à épouser Isidore, le vilain boiteux que je hais, que j'ai détesté, soy-z sûre mère Horms que la cloche ne tarderait pas à sonner le glas funèbre pour la pauvre Kate.

— Et crois-tu que Simon n'en mourrait pas de chagrin?

— Une sourde pitié à travers les larmes de la jeune fille.

(A Continuer.)

EMPLOI

Hommes et femmes et exactement ce qu'il vous faut. Nos Chromos encadrés se vendent à un prix qui n'a rien de commun avec ceux que l'on trouve ailleurs. Mr Person nous communique: J'ai commencé hier et dans quatre heures de travail j'ai fait \$7.50. Une dame rapporte ses profits d'une après-midi à \$5. Hier à deux heures elle avait fait \$7.50. Nous pouvons prouver facilement qu'un seul agent a donné des ordres pour 5,000 de ces Chromos dans onze jours de travail. Nous avons le plus grand et le plus bel Etablissement en ce genre de tous les Etats-Unis. Des milliers à choisir. Nous vous en enverrons 100 assortis des plus vendables en recevant \$6.50. Envoyez un ordre ou venez. Spécialiens par l'emploi, 25 cts ou 12 pour \$.

BOSTON FRAME & CHROMO CO 292 Washington St. Boston, Mass P. O. Box 2832

Dr. J. A. MERRICK, Gradué du Collège McGill, Bureau: coin des Rues Hert et Alexandre. Trois-Rivieres, 21 avril 1875.

Un Royaume Américain

Il y a quelques mois, la date précise importe peu, la frégate Tuscara, commandée par le capitaine Henry Erben, de la marine militaire des Etats-Unis, eut pour destination les rivages fortunés des îles Sandwich, portant à son bord un personnel chargé d'une mission grave. Quelle était cette mission? On l'ignorait tout ce qu'on savait c'est que le personnage en question avait des instructions personnelles et confidentielles du président, et les gens qui voulaient avoir l'air d'être bien informés murmuraient tout bas qu'il s'agissait d'une affaire de haute politique d'un grand éclat sur le général Grant.

Une chose pourtant taquinait les sceptiques; c'est que, s'il s'agissait d'un intérêt sérieux, le soin devait en être confié à quelque homme haut en renom et en mérite. Il n'en était rien, cependant. L'émissaire du président n'était ni un homme d'Etat, ni un diplomate, ni un membre de l'une ou de l'autre branche du congrès ni un haut fonctionnaire fédéral, ni un légiste ni un guerrier célèbre, — mais un simple colonel Steiberger (que personne ne connaissait, — colonel de quoi? on ne l'a jamais su, et soudainement élevé à une assez haute dignité, quoique n'étant revêtu d'aucun titre officiel, pour qu'il fallût un vaisseau de guerre pour le transporter.

Les choses en restèrent là, cependant on parla d'autres choses le lendemain, et il n'en fut plus question. Le Tuscara disparut à l'horizon, et le souvenir du colonel s'éteignit aussi vite que le sillage du navire.

Mais l'histoire revient sur l'eau aujourd'hui, et elle revient avec une certaine saveur romanesque qui ne manque pas de piquant. On sait ce qu'allait faire le colonel Steiberger à bord du Tuscara, et quel genre de mission il avait à accomplir, il allait simplement instituer une monarchie et fonder une dynastie, — mieux que cela, deux dynasties, au nom et pour le compte des Etats-Unis.

Le Tuscara est parti d'Honolulu, îles Sandwich, le 4 mars dernier. Il avait à bord, outre le colonel Steiberger, un arsenal en miniature, des canons, des affûts et des munitions comme s'il s'en allait en guerre. Rien n'était plus pacifique, cependant que la campagne où il entra, il allait porter la civilisation aux naturels des îles Samoa, ou, en d'autres termes, des îles des Navigateurs, comme les avait baptisées Bougainville, qui les a découvertes, ou il est arrivé le 27 du même mois.

A partir de ce jour, nous assistons à un spectacle qui tient de la féerie, et que nous désespérons pas de voir mettre en scène quelque jour par les frères Kiralfy à l'Académie de Musique, pour faire pendant au Voyage autour du monde de Jules Verne. Le décor est splendide. C'est le ciel tropical avec son luxe de végétations profondes et pittoresques. Les naturels aussi peu vêtus que les natades de Black Crook fourmillent parmi les récifs de corail, montés sur leurs canots à balancer qui ressent les eaux bleues comme des mouettes. Les hommes sont superbes, avec leurs chevelures en dôme, et les femmes sont charmantes avec leurs épaules verticales ruisselantes d'huile de coco, dont l'odeur éric éloigne les moustiques. Quelques hommes portent un habit à queue de morue sur leur peau enivrée, ou une paire de bottes sans pantalon, ou un chapeau de poil sur le chef, comme pour attester que ces braves gens sont prêts pour la civilisation, et qu'ils n'attendent que le colonel Steiberger pour achever de les initier aux idées du siècle.

Le colonel Steiberger n'a, en effet, rencontré aucun obstacle à l'accomplissement de sa mission; au contraire. Aussitôt débarqué, les chefs se sont réunis à sa voix et l'ont écouté avec ivresse. Après avoir été officiellement accredité auprès d'eux comme envoyé spécial au président des Etats-Unis par le commandant Erben, il leur a fait un speech dans lequel il leur a représenté qu'il était temps pour eux de renoncer à leur nudité et à leurs institutions peu parlementaires. Il leur a parlé d'union, de centralisation, de gouvernement constitutionnel, et de tous les avantages qu'ils trouveraient à étudier la politique et à se donner un gouvernement stable sous la tutelle paternelle d'un roi, au lieu de se livrer aux lois de la vie sauvage et de donner au monde le scandale de leur liberté. Bref il leur a proposé de déléguer à un seul d'entre eux la souveraineté jusqu'à ce que les chefs de famille et de tribu se soient constitués en un conseil et de ministres, bref d'imposer les îles Sandwich, qui fleurissent sous le sceptre de Kalakaua, entouré, comme il convient, de conseillers américains.

Le corps humain... Si vous avez dix-huit ans environ, la charpente de votre corps se compose de 150 os, soutenus ou reliés ensemble par 500 muscles; 25 livres de sang circulent dans vos veines; votre cœur a cinq pouces de long et trois de large; il bat à raison de 70 pulsations par minutes, 4,200 par heure. A chaque jour et 36,725,000 par année. A chaque pulsation, deux onces de sang se dégagent du cœur, de sorte qu'il laisse écouler chaque jour environ sept tonnes de cet élément essentiel à la vie. Vous pouvez contenir un gallon d'air, et vous en aspirez 24,000 gallons par jour. La pesanteur de votre cerveau est d'un peu plus de trois livres, et le nombre de vos nerfs est de plus de dix millions. Votre peau se compose de trois couches, et varie, en épaisseur, d'un huitième à un quart de pouce; elle est soumise à une pression de 15 livres par pouce carré. Chaque pouce carré contient 3,500 follicules, dont chacun d'environ un quart de pouce de long, faisant une longueur totale, sur toute la surface de votre corps de 201,166 pieds; fossé de taille pour drainer le corps de près de 400 milles de long.

AVIS

A l'avenir, les frais de poste seront payés par nous, en sorte que les abonnés ne devront pas payer aux maîtres de postes le postage pour les journaux.

Le prix de l'édition semi-quotidienne est de \$3.00 et celui de l'édition hebdomadaire de \$1.00, et ces abonnements sont payables d'avance. Ceux qui ne paieront pas d'avance auront à payer \$4.00 pour l'édition semi-quotidienne et \$1.50 pour l'édition hebdomadaire, vu que nous payons les frais de postes.



LE CONSTITUTIONNEL

TROIS-RIVIERES 19 AOUT 1875

Lorsque nous sommes devenu propriétaire du Constitutionnel nous avons fait appel à la bonne volonté de nos abonnés pour solder leurs comptes; nous sommes fâché de dire que très peu y ont répondu. Les sacrifices d'argent qu'il nous a fallu faire nous forcent à un nouvel appel; cette fois nous espérons que chacun s'empresera de nous satisfaire. En tout cas les comptes d'abonnement qui ne seront pas réglés d'ici au quinze juin courant seront mis entre les mains de notre procureur pour en faire la collection sans autre avis.

Paris, 12.—Le Congrès Graphique a accordé des médailles de première classe au Bureau des statistiques de Washington et au professeur Hayden, géologue américain.

Constantinople, 12.—Le journal Turque de cette ville dit que la situation devient de plus en plus inquiétante dans l'Herzégovine. Des bandes d'insurgés sont devenues dans la prairie en face de Trebinje et ont attaqué la place brûlant et pillant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Une force d'environ trois mille hommes composée de Dalmates et de Monténégrins s'est ébranlée de couper les communications entre Mostar et Hercegovine. Cinq cents Dalmates et Herzégoviniens marchent sur Bockstocque. La présence des corps serviens sur la frontière turque semble aussi encourager les insurgés.

Londres, 13.—Une dépêche spéciale mande que Webb qui est parti hier après midi pour se rendre à la gare d'Angleterre en France, sans se servir d'appareil de sauvetage, a été recueilli après avoir parcouru un peu plus de la moitié de la distance. Il était en bonne condition et ne s'attendait pas à traverser la mer n'eût été aussi grosse.

Bonn, 13.—La convention des Vieux Catholiques a été occupée aujourd'hui à discuter la question de la procession du St. Esprit. La conférence s'est presque entendue sur une formule qui sera soumise demain à la considération de la convention.

Londres, 14.—Une dépêche de Berlin au Post mande que le gouvernement allemand s'est plaint à la Russie de la violation par les Russes du territoire allemand à Donbrowa. Le soldat russe qui a commencé la difficulté est mort des suites des blessures qu'il a reçues dans cette affaire.

Berlin 13.—Hering, le candidat ultramontain pour Coblenz a été élu au parlement allemand par une majorité de 8,000.

Londres 14.—Le passif de Denegrey et fils est estimé à £240,000.

Nashville, Tenn., 13.—Une dépêche spéciale de Murfreeson mande que James Woodson, accusé du meurtre de Madame Jarrott, a été arraché de la prison hier soir par 75 à 100 hommes déguisés. On presume que l'inculpé a été exécuté sans autre forme de procès.

Madrid, 12.—Le général Martinez Campos, dans une dépêche datée de ce jour de Léon d'Urgel, annonce que les troupes sous son commandement, après un combat désespéré sont entrées à Olsana. Il a eu 100 hommes tués. Les pertes des carlistes sont plus considérables. L'explosion d'un magasin, dans la cadelle a fait une large brèche à la muraille.

A Monsieur Henri Roddefort.

Vous avez raison, monsieur: en signant l'article que vous rappelez à mon souvenir, j'avais signé une lettre de change. Il est vrai que vous ne vous êtes pas hâté de la présenter, et que vous laissez un an et demi s'écouler avant de passer au guichet. Mais j'ai l'habitude de payer toujours, et quand même, lorsque j'ai des dettes, et je paierai, soyez tranquille, à vue et comptant!

Seulement, laissez-moi vous rappeler dans quelles circonstances je vous adresse les quelques mots qui paraissent vous avoir assez tardivement émus. Cela est utile pour établir que la querelle vient de vous seul, et que j'y suis absolument pour rien.

Le 16 novembre 1872, et non le 7, comme vous le dites, vous écriviez dans une lettre publiée par l'Evenement, et faisant allusion à ma personne: "Je suis convaincu que ceux qui m'outragent aujourd'hui que je suis entre quatre murs, seraient les premiers à m'offrir leurs plus basses excuses, si jamais j'étais libre."

C'est à cette prétention outréculante et fanfaronne que j'ai répondu comme vous l'avez vu.

Eh bien! vous êtes libre, vous venez me chercher et j'accepte! Et si je vous prends, vous, tandis que j'ai refusé les sous-communards de la République française, c'est que d'abord je ne leur dois rien, tandis que vous, vous n'êtes pas gracié, c'est vrai, et je pourrais me retrancher derrière cette nuance; mais je n'aime pas chicaner sur les mots, et avec vous autres, républicains, il ne faut pas se montrer trop scrupuleux. Et on enragait comme adversaires tous ceux qui vous condamnaient à mort ou aux galères, on n'aurait plus personne devant soi.

Ensuite, vous êtes un gros personnage, monsieur, vous avez été tout ce qu'un républicain peut devenir avec de la chance et des protections. Vous avez été successivement, et par voie d'ajournement, député d'abord, puis membre du gouvernement du 4 septembre, puis forcé et vous le voyez, vous êtes à point pour l'homme le plus difficile à contenter.

C'est pourquoi je n'hésite pas, et tenez, voyez comme je suis bon! pour vous laisser une chance d'en réchapper et de rentrer au bûche, je vous abandonne sans discussion le choix des armes!

Si vous étiez un homme bien élevé, vous n'auriez parlé ni de la police, ni de mon père.

La police, je le comprends doit préoccuper un évadé comme vous, dont le départ a été salué par le coup de canon que connaît l'écho de Brest ou de Toulon, et qui vous permet, les jours de gala, de paquer de jaune votre bonnet vert de galérien.

Mais quelle nécessité de mêler mon père à cette querelle qui ne le regarde pas?

Il a sur moi l'avantage inappréciable de ne pas vous connaître, et jadis, il ne m'en pécha nullement, vous le savez bien, de vous loger une balle dans les côtes.

Et ayez donc la bonne foi d'en convenir, si quelque-ri que me interrompre désagréable dans tout ceci, ce n'est pas vous qui vous trouvez à l'étranger hors de toute atteinte légale, mais moi qui vais vous chercher dans votre repaire, devenu le refuge de tous les voleurs, de tous les assassins, de tous les incendiaires de la Commune!

Mais puisque vous avez la gracieuseté de me donner un conseil, souffrez que pour ne pas rester en arrière, je vous en donne deux:

D'abord, ne mettez plus de médaille sur vous; c'est bon une fois; cela ne se fait pas juste une deuxième, et comme je ne tiens pas à perpétuer les rendez-vous de ce genre, je désirerais fort que cette farce par trop commode de porter cuirasse vous s'en aille pas la vie de nouveau, ainsi que cela vous est déjà arrivé avec moi.

Et puis, n'oubliez pas votre façon de sels anglais! vos évanouissements sont devenus célèbres et je serais fort humilié d'aller si loin pour dégrader votre corset et pour vous faire respirer des odeurs.

Dame, vous êtes si nerveux!

Voyez comme vous me pressez; vite, vite, il faut que j'arrive au premier train!

Un peu de calme, monsieur, vous n'y perdrez pas par attendre et j'arriverai toujours trop tôt. D'ailleurs, sachez que le danger ne s'avale pas comme une médicine, précipitamment, et une semaine de plus ou de moins n'augmentera pas sensiblement les soixante-dix semaines que vous avez employées, non pas à chercher des documents que vous avez eus, la main, mais à fortifier, je le sais, votre bras d'abord et ensuite votre cœur, ce dont je ne saurais vous blâmer.

Mes témoins sont M. le prince Alexandre de Wagram et M. le comte Maurice d'Hérison.

Et je n'exige qu'une seule concession de vous, mais je l'exige impérieusement, c'est que vous déléguerez deux de vos amis auprès d'eux ici, et non à Genève. Cela est plus régulier, plus convenable, et au moment où je consens à me déranger, c'est le moins que vous puissiez faire pour moi.

Cgr enfin c'est la seule chance que j'ai de mettre les honorables personnes qui consentent à m'assister en face d'autres gens que des contumaces; et franchement c'est bien assez d'un coquin dans l'affaire, et vous y êtes!

PAUL DE CASSAGNAC.

"Ecrivain de talent et de beaucoup d'esprit, qui se tient mieux que personne en équilibre sur la pointe d'un paradoxe. Quand il fait de la polémique, M. Granier n'écrit point avec une plume, mais avec une massue qu'il brandit au-dessus de la tête de ses adversaires; c'est un des meilleurs jouteurs du journalisme; mais il ne sait pas s'arrêter à temps, et il manque souvent de tact."

Biographie des Journalistes.

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de M. Ignace Caron, notable citoyen de cette cité, arrivé hier.

M. Caron s'est toujours distingué par son affabilité son honnêteté.

Le défunt sera sincèrement regretté par un grand nombre de parents et d'amis.

M. Caron était âgé de 60 ans.

Notes Locales

Mercredi prochain la famille Miner donnera son premier concert au Théâtre de l'Hotel de Ville. Tous les journaux des localités où il ont chanté en font beaucoup d'éloges et leurs talents comme sonneurs de cloches est vraiment merveilleux. Il faut aller les entendre. — Voir l'annonce.

15 Août. On a trouvé devant la ville un milieu de fleuve le corps d'un homme d'environ 60 ans. Il portait un habitement de drop bien foncé un vert de même étoffe et pantalons de green, une chemise bordeaux et blanc des bottes et guêtres. Les cheveux qui lui restaient sont noirs frisés et barbe grisonnante. Enquête de coroner tenu hier. Verdict, trouvé noyé.

Le train "Éclair"

Depuis plus de deux années, des négociations avaient été entamées entre l'Administration des postes et les différentes lignes de chemins de fer roulant entre New-York et Chicago, pour le transport exclusif et rapide des mailles de l'Ouest, quelle chose enfin qui rappela la malle des Indes française. Aujourd'hui, une dépêche de Washington annonce la conclusion d'un traité à cet effet, entre le Post Master Général et les chemins de fer de New-York Central et Lake Shore, qui commencent à recevoir son exécution le 1er octobre prochain.

L'on s'occupe dès maintenant de construire les 4 wagons qui doivent composer ce train "Éclair" qui fera le trajet entre New-York et Chicago en 25 heures. Il partira de New-York à 4 h du matin et sera à Chicago le lendemain matin à 6 heures pour la distribution. Le train arrivera à Buffalo en onze heures à Cleveland en 15, à Toledo en 18 heures à Albany il prendra les mailles de la Nouvelle Angleterre qui profiteront ainsi de ce train rapide. A Cleveland il correspondra avec les trains du Sud en sorte que tout le midi profitera également de cette voie rapide.

A Toledo, il correspondra avec le Nord et à Chicago avec les mailles du Pacifique ce sera la grande artère postale de l'Amérique. Il repartira de Chicago tard dans la soirée après l'arrivée de tous les trains et arrivera le lendemain soir à New-York. Mais les mailles seront prises pour la première distribution du lendemain.

Ce train sera peint en blanc et sera appelé "The New-York Central and Lake Shore RR Post Office."

Il ne s'arrêtera que pour prendre de l'eau et du bois dans les stations ci-dessus. Il ne transporter ni passagers, ni express, et exclusivement des matières postales qui sont estimées devoir être du poids de 40 tonnes.

Il sera certainement ce qui aura encore été de mieux organisé en Amérique, mais il n'approchera pas à beaucoup près la malle des Indes française.

Ce train unique au monde, transporte à travers la France exclusivement les mailles des Indes Orientales pour Londres et Paris. Il ne se compose que de deux wagons, marche à une vitesse de 24 lieues à l'heure et fait le trajet de Marseille à Calais, 350 lieues, en 18 heures.

Il ne s'arrête que pour prendre de l'eau et du charbon et ne dépose des lettres qu'à Paris.

A son arrivée à Calais, le train tout entier est mis sur un steamer chauffé à l'avance, qui le transporte en Angleterre.

Le personnel se compose uniquement du conducteur, dont le cabinet est placé au-dessus et à l'arrière du 2e wagon. Il est autorisé à prendre un voyageur qui s'assied à côté de lui et qui n'a droit à aucun bagage.

Tragédie Sanglante.

Ce matin entre minuit et une heure, la rue St. Louis vis-à-vis l'Hotel du même nom, était le théâtre d'une sanglante tragédie.

Toute la soirée un nommé Murphy, charretier, un peu sous l'influence de liqueurs spiritueuses, avait fait le tapage dans le vestibule de l'Hotel.

Vers minuit et demi, il sortait définitivement de l'Hotel et se mettait en devoir de continuer la séance sur le trottoir lorsqu'un sergent de ville survint et voulut le mettre à la raison ou bien au violon.

Ce sergent de ville c'était le nommé George Clarke, cidevant soldat dans le 17e régiment.

Murphy, en voyant le gardien de l'ordre public s'attaquer sur lui, le terrassa et lui frappa la tête sur le pavé de pierre d'autres disent avec un certain instrument dont se servent les charretiers pour les roues de leurs voitures.

Le malheureux sergent de ville assommé, mourut instantanément. Son corps fut transporté dans une cave de l'Hotel St. Louis sous la garde de plusieurs constables.

L'alarme avait été donnée immédiatement et des sergents de ville empêchèrent solidement Murphy ainsi qu'un autre charretier du nom de Flanagan, qui acquiescèrent à la station de police No. 1.

George Clark, était l'un des hommes des plus paisibles et des plus estimés de la force consulaire de Québec. Il laisse une femme et sept enfants dont quelques-uns en bas âge.

L'un d'eux est un des meilleurs employés du bureau du "Mercury"

Ce matin à 10 hrs. l'enquête a eu lieu. La réunion du jury a eu lieu dans la chambre mortuaire provisoire, sous la présidence du coroner le Dr. Belleau.

Le défunt gisait sur le plancher dans ses habits de police et couvert d'un drap blanc, maculé de sang.

Les deux prisonniers, "handcuffs" aux poignets, furent amenés.

Murphy est un homme trapu et court, et qui porte toute sa barbe à l'exception de la moustache. Il nous a paru légèrement marqué de la petite vérole. Il a les cheveux bruns et courts; ils lui couvrent un peu le front. Il porte blouse noire, veste jaune et pantalon de même couleur. Flanagan est plus grand et brun; il porte moustache et barbe.

L'examen "post mortem" a été ensuite fait par le Dr. Russell, jur.

Nous avons eu les autres détails suivants sur la tragédie:

Murphy vint par Clarke essaya de se dégager de l'étréte de l'homme de police l'une autre charretier du nom de Flanagan survint et dit à Clarke de laisser Murphy libre en ajoutant qu'il l'amènerait chez lui.

Le policeman donna alors à Murphy toute chance de s'en aller et celui-ci refusa. Flanagan déclara qu'il ne voulait pas intervenir et qu'il ne voulait plus s'occuper de ce qui ne le regardait pas puis ayant dit ces paroles, il s'en retourna à sa voiture. Le prisonnier et le défunt se trouvèrent alors plus près de l'Hotel sur le trottoir près de la porte d'entrée de l'Hotel St. Louis. Le policeman dit au prisonnier:

Vous comprenez que nous êtes mon prisonnier maintenant.

La dessus, Murphy terrassa le défunt sur le trottoir, le saisit à la gorge et lui dit:

Je m'en vais t'étrangler. En disant cela Murphy se jeta à la tête à diverses reprises, cinq ou six fois, sur la pavé de pierre. Un autre policeman arriva, et fit Murphy prisonnier. Le défunt resta sans mouvement sur le trottoir.

Le capt. Hingham arriva sur ces entrefaites avec des aides, fit porter le corps dans l'Hotel et envoya chercher le médecin.

Le défunt perdit du sang lorsqu'il fut transporté dans l'Hotel. Ce sang paraissait venir du derrière de la tête. Le Dr. A son arrivée déclara que le policeman était mort.

Le Dr. arriva dix minutes après avoir été mandé.

La veuve infortunée est venue ce matin à l'Hotel St. Louis, sous le coup de la plus poignante douleur. Malgré tout ce que l'on a pu faire, elle a persisté à voir son mari.

Elle avait peine franchi le seuil de la porte qui donnait sur l'appartement funéraire dans le sous-sol, qu'elle s'affaissa privée de sentiment sur le plancher.

On la transporta dans une chambre de repris connaissance.

George Clarke, le défunt, était âgé d'environ 37 ans. Il demeurait rue Julia, quartier Montcalm.

Un roman dans la vie réelle.

LE MARQUIS DE BELLOY.

Nous empruntons du Courrier de Philadelphie les détails suivants sur la famille de Belloy, de Chicago, qui comme nous l'avons appris le télégraphe, vient de recevoir un riche héritage:

On se souvient qu'elle étonna causa à Chicago, il y a deux ans, au mois de mai le suicide de M. Belloy, un français et un membre des plus sages du Board of Trade qui a la suite d'opérations malheureuses sur les gains, s'était fait sauter la cervelle; l'intéressé qui s'était attaché au sort de cet homme infortuné est ravivé aujourd'hui par la nouvelle d'une succession colossale qui vient d'échoir à sa veuve et à six enfants qui vivent très pauvrement au village de Genesee à 150 milles de Chicago.

Son nom et son titre étaient le marquis de Belloy; c'était un homme habile en affaires et d'une grande distinction; il était l'aîné d'une famille des plus anciennes et des premières de France qui a fourni deux cardinaux et deux maréchaux; son oncle était cardinal et archevêque de Paris sous la restauration. Dans sa jeunesse, il avait dépensé dans une vie sans frein, une fortune immense, et il y a une vingtaine d'années il s'était établi en Amérique. Pendant quelques années il avait gagné sa vie en donnant des leçons de français, cachant son rang sous le pseudonyme de Monsieur Marchal; puis voyant que tout était dit de sa grande vie d'autrefois, le marquis fit connaissance dans le Michigan d'une jeune canadienne française dont l'innocence et les 15 printemps captivèrent le grand seigneur; il l'épousa, eut six enfants et vécut heureux jusqu'à l'époque de son décès. Sa femme en France, n'avait pas voulu reconnaître son mariage qui était considéré comme une mésalliance; et après sa mort la compagnie près de laquelle il s'était fait assurer sur la vie pour \$10,000, refusa de payer. Ses collègues du Board of Trade se cotisèrent, pour lui faire des funérailles honorables et donnèrent à sa veuve le reste de \$2,000. Mais une veuve, à Chicago avec six enfants et sans moyen d'existence a une triste vie en perspective.

Son fils aîné lui venait en aide de son mieux en lui apportant le produit de son travail, mais après quelque temps, jugeant impossible de pouvoir élever convenablement sa famille à Chicago, cette excellente femme se retira dans le village de Genesee chez un de ses parents où elle habite encore.

Enfin la mère du marquis laissant une fortune considérable qui vient de droit aux enfants de son fils, en partage avec leur oncles. Ils vont être appelés à vivre dans la société aristocratique de Paris, et l'aîné aura le titre de marquis, la veuve elle-même sera marquise. Les formalités nécessaires pour compléter la réalisation de cet heureux avenir sont simples et faciles, il suffit de produire un acte régulier de mariage et nous savons que le nécessaire sera fait dans quelques jours.

Faits Divers.

SUICIDE.—M. Louis Adolph, âgé de 40 ans, natif d'Allemagne, résidant au n. 186 Eldridge street, s'est donné la mort hier avec du vert de gris. Il a laissé une lettre expliquant qu'un amour non partagé est la cause de son suicide.

L'Impératrice Eugénie a souscrit 4,000 frs., et le Prince Impérial 6,000 frs., pour les victimes de l'inondation dans le Midi de la France.

Les journaux anglais annoncent que la dy Flora Hastings, cousine, du marquis de Batte, s'est convertie au catholicisme. Cette nouvelle a fait grande sensation.

—On lit dans l'Echo du Canada de Fall River: "Un Cana ien du nom de Olivier Papeau a été tué accidentellement vendredi dernier, matin, sur le chemin de fer Old Colony, entre les moulins "Sagamore" et "Burdy City." Papeau s'en allait, paraît-il, marchant sur la voie ferrée, que petite chaudière à la main pour cueillir des fruits, lorsque le train, de six heures et demi le rejoignit. L'ingénieur donna l'alarme, mais en vain, Papeau était sourd; quelques minutes plus tard il était écrasé par le train. La mort fut instantanée. Le défunt venait du Canada, et s'était à Fall River que des deux ou trois mois et était âgé de 52 ans; il venait de Sorel, Canada, où, paraît-il, il exerçait le métier de boucher. Il laisse une femme et huit enfants. Le coronaire Dillingham tient une enquête et un verdict suivant les faits ci-dessus en fut le résultat."

UNE MORT ATROCE. — Un Allemand plus que septuagénaire, John Schoven, du n. 123 Forsyth street, est mort lundi soir dans la plus terrible agonie que l'on puisse imaginer. Il a demeuré à sa fille un fleuron contenant un narcotique dont l'usage lui était prescrit. Miss Schoven s'est trompée de façon. Celui qu'elle a remis à son père était plein de crocote. Le vieillard s'est versé une cuillerée de la drogue corrosive et l'a avalée d'un trait. Aussitôt ses bras se sont raidis et il s'est écrié: "Grand Dieu! Je me suis trompé! Je brûle! De l'eau!" Miss Schoven, reconnaissant sa déplorables erreur à l'odeur de la crocote, s'est élancée éperdue dans la rue et ramené le médecin le plus voisin. Des émollients ont été administrés au vieillard sans aucun résultat. Son visage était livide, ses yeux semblaient prêts à jaillir de l'orbite, tout son corps était secoué par les spasmes les plus douloureux, et il n'eussait de crier: "De l'eau! Mon estomac, mon cœur, mon âme brûlent!" Ce supplice affreux a duré 15 minutes.

—On lit dans un journal français: Obéissant à un beau mouvement de générosité, la Gazette de Lorraine, organe prussien, a ouvert une souscription en faveur des inondés de France. Cette souscription a produit 65 francs et huit jours.

Excellent Prussien! Ils nous envoient 5 milliards et deux provinces; mais en hommes compatissants, ils nous rendent 65 francs. Excellents Prussiens!

VISITEUR ROYAL. Le prince de Strahubey et son secrétaire le baron de Warden, de Vienne, Autriche, sont actuellement au St. Lawrence Hill. Le prince appartient à une des plus illustres familles de l'Autriche. Un de ses ancêtres commandait une division de l'armée autrichienne lorsque les Turcs en 1685 ont fait le siège de Vienne. Les deux touristes étaient à bord du vapeur Algerien lorsqu'il s'échoua près de Vaudreuil. Le prince ne fut aucunement déconcerté pendant la panique qui eut lieu à bord au moment de l'accident. Il alluma un cigare avec sang-froid et se mit à faire un croquis de la scène du naufrage. — Bien Public.

Le marquis de Ponson d'Alliégo est mort au mois dernier, à Paris, à l'âge de 102 ans. C'était le rejeton d'une illustre famille et la plus grande partie de la fortune qu'il a laissée, revient à l'Assistance Publique.

Albani chante en ce moment au Fenise, à Venise.

Les Dominicains et les Franciscains, à Dusseldorf, ont reçu ordre d'évacuer leurs masters avant le 15 août.

Verdi vient d'être créé commandeur de l'Ordre de François-Joseph.

Les journaux de Paris disent que les diamants de Mlle Aimée excitent l'envie des figurantes, à Paris, et plus d'une robe à l'Américain.

Aimée reçoit tous les mercredis à son hôtel de l'Avenue Friedland.

On a tué dernièrement près de Redbone, Ge., un serpent à sonnettes qui a 25 pds. et demi de long et 31 sonnettes.

C'est l'un des plus gros que l'on n'ait jamais vus.

Le comté de Blue Earth, Minn., paie \$1.10 pour chaque boisseau de sauterelles que l'on tue.

Une célébrité du bague, Martin Foissemolle, vient de mourir en France. Le 13 juin 1842, Foissemolle fut condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir assassiné Pabbé Galens, qu'il soupçonnait d'avoir des relations intimes avec sa femme. Il fut envoyé à Brest, et durant le choléra de 1849, fit preuve de tant de courage et d'abnégation, que Napoléon III le grâcia en 1852 en récompense des services qu'il avait rendus durant l'épidémie. Après avoir reçu son pardon, il partit pour la Perse où il pratiqua comme médecin et amassa une jolie fortune. Il y a quatre ans, il revint en France et se fixa dans le village de Yerres Foissemolle a laissé une fortune de 200,000 francs, et il est mort 35 ans, jour pour jour, après sa condamnation.

Ch. Monselet donne dans l'Evenement sur Nadar, une anecdote fort drôle.

A l'époque de sa gaie jeunesse, le photographe Nadar, qui n'était encore que l'homme de lettres Félix Tournachon, marquait parfois du superflu.

Dame? il faut bien dire les choses comme elles sont.

Un soir, à l'issue d'un banquet qui avait réuni à la Maison d'Or une vingtaine d'artistes et de littérateurs, deux tables de jeu se formèrent.

Nadar, dominant tous les joueurs, grâce à ses hautes jambes, se contentait de les regarder méchamment, — en évoquant contre eux les fantômes crispés de l'ancien Frascati.

Pourquoi ne joues-tu pas! lui demanda Théophile Gautier, importuné par ses déclamations poétiques.

Indiscret! murmura Nadar. Vous-tu-cent sous? Parbleu!

Nadar jura, eut aussi peu de chance que Robert de Normandie, accusa les dieux et partit.

Deux années se passèrent... comme dans les romans.

Au bout de ces deux années, Nadar qui était devenu caricaturiste, passant par hasard devant le logis de Théophile Gautier se rappela sa dette et mo ta pour l'acquitter.

Il ne parvint que très difficilement à être intro lui après du célèbre écrivain qui sous prétexte d'un compte rendu du Salon, fumait son narghilé, les jambes croisées sur une natte.

Qu'est-ce que tu me veux? lui demanda Théo.

Voilà les cent sous, dit Nadar tranquillement.

Quels cent sous? Ceux que tu m'as prêtés. Qui? où? quand? Toi... à la Maison d'Or... il y a deux ans.

Bah? Ne vas-tu pas nier ma dette à présent? Théophile Gautier, demoura pendant quelques minutes en proie à la stupeur.

Il posa son narghilé à terre, se leva lentement et contempla le caricaturiste avec tous les symptômes d'une vive admiration.

Plus fort que le cocher au carriok cassé au lait! s'écria-t-il.

Il ne se borna pas là; il appela Nadar "mortel vertueux, lui conseilla d'adopter désormais la couleur marron pour son costume, et de faire adapter à sa redingote un collet en forme de redonde dans le style allemand Kot-ebue.

Le soir, Théophile narra ce trait mémorable à tout le personnel de sa maison, qui partagea son enthousiasme.

Il fut un instants question de placer la pièce de cent sous dans un reliquaire du douzième siècle—mais Théo eut le mauvais goût de préférer la poche de son gilet.

Bref, l'aventure fit une telle sensation, que lorsque Nadar se présenta un jour de temps après chez l'auteur de Mademoiselle de Maupin, "le servante qui vint lui ouvrir recula toute saisie; puis se précipitant dans le cabinet de son maître:

Monsieur! monsieur! dit-elle. Qu'y a-t-il, Manette? C'est... Eh bien achève donc. C'est le monsieur qui a rendu les cent sous?

—Cela dit, ajunte M. Monselet, pour servir à l'histoire de la moralité dans les arts!

—Mère de l'Indiana, il y a une femme qui, dans dix de 19 enfants, et sur ce nombre, il y en a 11 qui sont jumaux.

L'artiste allemand Gabriel Max vient d'achever à Londres une peinture extraordinaire. C'est le portrait du Christ. A une certaine distance les yeux semblent fermés, mais à mesure qu'on en approche ils s'ouvrent graduellement jusqu'à ce qu'on distingue un regard voilé par la tristesse.

Ce tableau est d'un effet merveilleux. —Prepa Rosa était riche de \$250,000, lorsqu'elle est morte. Nilsson, a dit-on, \$500,000 en actions de banque et propriétés immobilières; P. tti est aussi très-riche et la prodigalité n'est pas son défaut.

Mlle Clara Louise Kellogg est riche de \$200,000 et sa fortune serait double de ce chiffre, si elle était moins généreuse.

Mlle Cary est aussi très-généreuse et a peu d'économies. Leuca et D. Murka sont extravagantes et à peine si elles ont chacune \$5,000 en banque.

Il y en a en Angleterre et dans le pays de Galles 400,000 veufs et 870,000 veuves.

On causait duel et duellistes. Laissez-moi donc tranquille avec tous vos clompins! s'écria un espèce de m. j. de table d'hôte, est-ce qu'ils se battent! De mon temps, on était sérieux, parlez-mois de ça! Quand on allait sur le pré, sacrebleu! ce n'était pas pour se faire des égratignures! moi qui vous parle, je me suis battu douze ou quinze fois, mais à mort!

Est-il possible? firent les auditeurs, glacés d'effroi et saisis d'admiration. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire! Ten-z-un mon derniers duel, je l'ai eu, avec Espinasse... vous savez bien, le général Espinasse?... celui qui a



DE MENAGE AU COIN DES RUES HART & DES FORGES J. C. Rousseau, MARCHAND-ÉPICIER, A transporté son magasin au coin des RUES HART & DES FORGES. Il y aura constamment en main toutes sortes d'épicerie, vins et liqueurs à très bas prix. Il sollicite respectueusement une visite de tous ses amis et du public en général. ALLEZ AU MAGASIN DE M. ROUSSEAU, Trois-Rivières le 19 Septembre 1873.



HOTEL RICHELIEU MONTREAL. Cet hôtel si favorablement connu sous la direction du présent propriétaire a été amélioré et agrandi de 40 chambres à coucher, une salle de Billard, un bureau de Télégraphie et un restaurant servi à toute heure. Un omnibus à l'arrivée des Trains et des Bateaux à Vapeur. ISIDORE B. DUROCHER, Propriétaire. Montréal, 12 Avril 1875

Télégraphie Générale. Londres, 11.—Le Comité de Dundee a donné secours à plus de 7,000 grévistes. Les maîtres et les ouvriers sont encore fermes dans leur attitude.

Le bill de la marine marchande soumis par Sir Charles A. Gordon, après les démonstrations de M. Winslow et passé par la Chambre des Communes, a finalement passé à la Chambre des Lords.

Constantinople, 11.—Le Gouverneur de Bosnie a reçu instruction hier par voie télégraphique, d'envoyer immédiatement toutes les troupes disponibles de cette province contre les insurgés de l'Herzégovine. Les batteries ont été envoyées de cette ville sur le lieu de l'insurrection et d'autres vers le suivant.

Londres 11.—Shay et Thompson marchands de fer et fabricants qu'on disait en difficultés financières ont composé avec leurs créanciers à raison de 50 cts. dans la piastre. Le passif est estimé à \$500,000.

Copenhague, 11.—Les objections de Hans Christian Anderson ont été aujourd'hui à Flankelrecht. La cérémonie a été belle et émouvante. Le roi, un membre de la famille royale, les ministres et les hauts fonctionnaires du gouvernement y assistaient. Toutes les parties du pays avaient envoyé des délégués.

Dans la cathédrale il y avait les représentants des corps publics, le diplomate, la faculté, les étudiants de l'Université, les sociétés ouvrières, les membres de la presse, un nombre de-quelques on remarquait plusieurs journaux américains, et un nombre immense de citoyens.

Le cercueil dans lequel avaient été déposés les restes du poète disparaissait sous les fleurs. Des couronnes avaient été envoyées d'Allemagne et d'autres pays. Aujourd'hui c'était vraiment un jour de deuil national dans toute l'étendue du Danemark. Les affaires étaient suspendues et les drapeaux flottaient en berne sur les édifices.

Londres 12.—Une dépêche spéciale au Standard annonce qu'un grand nombre de Monténégrins se sont joints mardi aux insurgés autour de Trebigne et on affirme sur bonne autorité que la Russie n'empêchera pas les Monténégrins de se joindre au Herzégoviniens.

Paris, 11.—Des nouvelles de sources carlistes informent que la garnison de Leo d'Urgel est décidée à se défendre jusqu'à l'extrémité et que les alphonistes auront beaucoup de difficulté à la réduire.

Madrid, 11.—Des dépêches officielles mandent que des provisions et des matériaux de guerre sont entrés dans Leo d'Urgel. Le feu des batteries des assiégés a fait sauter un magasin des Carlistes.

On dit que les Révds, MM. Paquet et Papinau doivent quitter le Séminaire de Québec et que le Dr. Catellier remplacera le Dr. Landry à l'Université Laval.

M. C. M. Livingston, surintendant du chemin de fer, "Canada Southern," est mort subitement samedi midi, d'une maladie de cœur.

Funérailles du Rev. Mess. Lottinville.

Mercredi dernier, 11 du courant avait lieu en la paroisse St. Narcisse les funérailles du regretté Messire Lottinville.

L'immense concours de citoyens qui encombraient la nouvelle église de St. Narcisse. Les décorations funèbres et les inscriptions faites pour la circonstance tout nous redisaient hautement les mérites du défunt en même temps que l'affection et les regrets de ses paroissiens.

Sa Grandeur Monseigneur des Trois-Rivières y assistait et prononça l'oraison funèbre. Le service divin fut célébré par le Revd. M. A. N. Noëux curé de Ste Geneviève assisté du Revd. M. Richard, du Séminaire des Trois-Rivières, et du Rev. M. E. Buisson du Sémin. Nicolet. Autour du cercueil les Révds M. J. Prince, de St. Maurice, T. Gouin de St. Stanislas, J. A. R. Douville, Séminaire Nicolet, L. Garsneau, St. Pierre les Beccquets. L'on remarquait au chevet le Très Revd Messire Thos. Caron V. G. Supérieur de Nicolet, et les Révds. A. E. Dupuis, St. Anne R. Fréchette Batisseau, Carufel de Ste Etienne, Roberge St. Prosper, Bédard St. Luc, Comeau, Sémin. Trois-Rivières, Rhéault, Trois-Rivières, V. Carufel, Mont-Carmel; Chandome, Ec. Batisseau, Trudel, vic. St. Pierre, Connelly, vic. St. Maurice; Frs. Désaulniers Beel sémin. Nicolet, E. Sicard Ecclésiastique collège Sorel, P. Cloutier Eccl. Sémin. Trois Rivières.

Parmi les laïques étaient MM. R. R. Dufresne, M. D. St. Stanislas S. Larue M. D. Champlain, P. Grenier M. D. St. Maurice N. L. DeNoncourt, avocat, Trois Rivières, A. Davil, avocat, Montréal et G. Beaudry M. D. Montréal.

L'égglise de St. Narcisse était littéralement remplie.

Communiqué.

L'Hon. M. Langevin nous prie de publier les lettres qui suivent.

Québec, 10 août 1875.

Monsieur le Rédacteur, Depuis bientôt dix-huit mois, je suis en lutte avec quelques-uns de certains écrivains et auteurs du parti rouge, à l'occasion des élections de 1872. Ils n'ont cessé d'insinuer ou de dire que l'argent que j'avais reçu alors, pour subvenir aux dépenses des élections générales, n'avait pas été dépensé pour cet objet.

Cette accusation bien qu'odieuse et fautive, n'était pas faite par des hommes qui eussent une position ou une valeur auprès de l'opinion publique. Mais M. H. G. Joly, le chef de l'opposition locale de la Province de Québec, lui avait donné récemment l'appui de son nom et de sa parole, j'ai suivi avec empressement l'occasion qui m'était ainsi offerte de démasquer mes colporteurs, et en conséquence j'ai échangé avec ce monsieur la correspondance dont je vous envoie copie.

Vous y verrez que, bien que ce monsieur se soit fait l'instrument de la calomnie la plus atroce, il refuse de prendre connaissance des pièces qui lui prouveraient que lui et les siens m'ont calomnié. Aurait-il peur de la vérité, quand il s'agit, non seulement de rendre justice à un adversaire, mais encore et surtout de réparer le tort si grave qu'il a envers moi? Il refuse en effet d'accepter le seul moyen honorable qu'il y ait, et qu'il aura jamais, de réparer le mal qu'il m'a fait et qu'il a voulu me faire dans ma réputation privée et publique.

Il ne me reste donc qu'à en appeler à l'opinion publique, et c'est ce que je vous prie de m'aider à faire en publiant cette correspondance.

Je demeure, Monsieur Votr bien dévoué serviteur, HECTOR L. LANGEVIN. A M. le Rédacteur en Chef du Constitutionnel, Trois-Rivières.

Notes Locales. TERRIBLE ACCIDENT.—Hier au soir quelques minutes après six heures au moment de prendre son quart de nuit un employé des Scieries de MM. Ross, Ritchie et Cie du nom de Thomas Auger a été tué dans les circonstances suivantes.

Auger était à placer une strappe sur un des tambours du moulin lorsque la machine fut lancée tout à coup à toute vitesse. Le malheureux fut saisi par la jambe, enlevé par la strappe et à la première révolution la jambe fut arrachée du tronc et le corps tombant d'un coté et la jambe de l'autre; la mort fut presque instantanée.

Avant hier un nommé Lizotte a eu le talon emporté par la roue d'un des chars à bois aux moulins de M. Ross, Ritchie & Cie. On désespère de ses jours.

Aujourd'hui un autre employé a eu une partie de la main emportée par la scie ronde.

M. V. Guillet le coroner de ce district a fait une enquête sur le corps d'un inconnu trouvé noyé dans le fleuve St. Laurent. D'environ 5 pieds et demi et plus, cheveux bruns bien foncés, bottes de cuir, congress, Pantalon gris foncé et paraissant rayés, habit et veste de casimir gris, chemise de casimir blanc fleurie violette cet homme avait une contusion ou plutôt avait la peau fendu sur le travers de la tête.

Par l'autopsie il a été constaté que le crâne n'était pas attaqué. Le défunt n'avait pas d'autres marques de violence "Verdict trouvé noyé avec les marques, susdites, mais avec déclaration que le genre de sa mort le temps et le lieu étaient inconnus aux jurés.

Sépulture à la Pointe du Lac. Cet homme portait un scapulaire. Il paraît appartenir à l'hôtel de Mme Lefeb-

vre Montréal, rue St. Paul No 183, il avait plusieurs cartes intitulées Hôtel Bytown. Il doit être noyé que depuis un jour ou deux.

On parle d'une nouvelle édition de l'imitation qui paraîtrait prochainement avec une préface par l'auteur d'une préface de Monon Lescaus qui a paru récemment. Plusieurs personnes assez émaées nous demandent si nous n'avons rien à dire?

Kien du tout. Aucune loi écrite ne protège aucun livre du domaine public contre un libraire ou préfacier. C'est regardé exclusivement les auteurs, qui achètent ou reçoivent ces éditions de livres connus. On a toute liberté de ne les point lire.

Un libraire de luxe ayant fait réussir une réimpression de Monon, corrobore d'une préface idoine de M. Alexandre Dumas, a revêtu une suite d'autant plus que M. Dumas est devenu membre de l'Académie française. Monon, Dumas, l'Académie, lui rendaient un bruit d'écus. Pourquoi a-t-il écrit que l'imitation devait faire la suite de Monon? Idée de libraire. Il n'est venu voir par quelque autre idée, et il m'a ouvert son plan: une imitation de luxe, avec une préface du préfacier de Monon. Il a peut-être eu l'idée de demander au préfacier l'auteur même de Monon, mais on lui aurait dit qu'il était mort. Rien d'absurde ou il y a de l'argent, et rien d'impossible à qui peut payer l'absurde!

Je l'ai prié de remarquer que l'imitation n'était que de l'écrit. Ce livre, lui ai-je dit, est nourissant pour votre profession. C'est un champ de blé presque sans égal, que vigne indépassable. Vous ne devriez pas faire foier le champ de blé par des masques et introduire dans la vigne le phylloxera. —Quels masques, dit-il, quel phylloxera? —Mais, repris-je, vos masques et votre préfacier, qui peuvent ne pas comprendre le livre et qui risquent de le profaner.

Il répondit que ses imagés étaient considérables dans leur état, et M. Dumas gigantesque dans le sien—Cet homme d'esprit, ajouta-t-il, comprend tout, l'imitation aussi bien que Monon. D'ailleurs le public raffole de lui.

—Le public de l'imitation répliquai-je, n'est pas le public de Monon ni de M. Dumas. Ceux qui conviennent que Monon de luxe ne font aucun cas de l'imitation, se soucient peu de Monon et de ses commentateurs. L'écrivain capable de vanter également ces deux livres leur semblera mériter peu leur curiosité, rejoignez le bouillon.

Monsieur, me dit gravement un libraire de luxe je travail pour les bibliophiles, les amateurs et les collectionneurs. Je crois voir qui vous ne les connaissez pas il sont nombreux et pourraient mériter. Tels qui ne donneraient pas trois sous du texte simple, payeront volontiers cinquante francs la curiosité. Dumas sur l'imitation de Jésus-Christ, c'est piquant! Vous pensez bien que j'aurai soin de ne pas mettre une préface dans les journaux. Ainsi, je ne boirai point du bouillon. Du reste, je prendrais faire honneur à l'imitation et même à moi. Papier fabriqué exprès, premiers dessinateurs, premiers graveurs, premiers dresseurs; quand à vous voulez de ce? Quand à la préface de Dumas, je dis que c'est un coup de maître. J'aurais pourtant rêvé encore quelque chose: une traduction nouvelle, par un évêque... Que me conseillerez-vous dans ce cas?

—Toujours avec la préface de M. Dumas?

—Bien entendu.

—Je n'en connais point d'assez large.

—Tiers!... C'est précisément l'avis de M. Dupas.

—Je vois qu'il comprend tout.

Ainsi me parla ce libraire, qui ne comprit pas mes raisons. Il parut échanté de son idée.

J'ajoute que M. Dumas m'étonne d'avantage. Il semble atteint d'une vocation de préfacier qui vie depuis Monon jusqu'à l'imitation de Jésus-Christ. C'est bien vaste, si toutefois il y a quelque chose de trop hardi pour un auteur de théâtre. Quel que soit son talent, j'ai un pressentiment que la préface qu'il veut faire ne vaudra rien, ni pour lui, ni pour le sacrifier au génie de l'imitation, ou il sacrifiera l'imitation à son propre génie, qui n'est pas le même, et il mélera ces deux génies différents aux dépens de l'un et de l'autre. Dans les deux cas il peut craindre de ne rien produire de nouveau et même qui ne soit entaché de quelque platitude.

En fait de louanges de l'imitation, toutes les formules paraissent épuisées: les redites en ce genre seraient peu favorables à ses effets de style accoumés, outre que, venant de lui, elles paraîtraient peu sincères. Tout revient là nécessairement à ceci: que l'imitation est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile vient de Dieu. Cela est bon et ne saurait guère être dit par lui. On croirait qu'il veut rire, contre l'imitation il ne peut se tirer d'affaires que par un paradoxe cassant, mais d'ang-reux pour la boutique. Il n'y aurait peut-être pas assez d'amateurs et de collaborateurs pour acheter cinquante francs un exemplaire de l'imitation, dont la plus forte originalité serait d'exposer les objections de l'imitation, de la Domy ou Camélias ou de la femme de Claude. Notre époque est faite à ces originalités-là. Elles ne sont pas utiles fraîches, et les écrivains qui consentent encore à les admirer ne vont guère aux gens capables de dépenser cinquante francs pour un livre. J'invite consciencieusement M. Dumas et le libraire de luxe à délibérer là dessus. La chose les regarde.

Mais au bout du compte, qu'est-ce que cela nous fait? Quand même l'imitation serait insultée, quand même le livre se vendrait, quand même la préface de M. Dumas serait scandaleuse et immortelle

comme lui même et encore plus? Le disciple n'est pas au dessus du maître, et nous savons assez que l'imitation ne mourra pas d'une piqûre d'Académie.

LOUIS VEUILLON.

Le Sultan de Zanzibar.

Entre temps, le Sultan a donné des audiences qui ont valu pas mal de tablatas à M. Ribaud, ami de sa hauteesse et le plus affable des Marcellais. M. Ribaud qui assiste le prince à titre purement officieux, essuie, le premier, le feu des importuns et des solliciteurs.

Ce qu'il lui faut évincer de photographes, de bottiers et autres aspirants fournisseurs est incalculable. J'ai assisté à la moue d'une lingère éconduite et à la déception d'un coiffeur renoué.

L'intervention de M. Ribaud n'est pas inutile, car Sa Hauteesse est très accessible, et ne saurait pas fermer sa porte au nez des faiseurs d'affaires.

Sa bonté et son indulgence sont légendaires. Je tiens d'un naturaliste qui arrive de Zanzibar, que les conglomérations à mort y sont inconnues. Le prince rend lui-même la justice, en plein air, à la manière de St. Louis et men: une existence de patriarche. Il a un sérail peu fourni et n'émite pas en cela son péché qui avait les moeurs, sinon la sagesse de Salomon.

Le Sultan, je crois, deux ou trois femmes, pas plus. Les coutumes polygames de Zanzibar lui ont dans sa route en Europe, fait connaître un impair, naïf que je veux rapporter.

On lui avait présenté une épouse et leur jet ne fut pas.

Votre fils, dit-il au mari en lui montrant sa femme, est-il de madame, ou l'avez-vous obtenu d'une autre de vos femmes?

Et comme l'époux lui expliquait qu'il n'avait qu'une moitié de par la loi anglaise.

—C'est souvent une de trop? fit Sa Hauteesse—sauvant ainsi sa méprise par un mot qui fut boulevartier ne désavouerait pas.

Vingt domestiques accompagnent Bongooh ben Said. La plupart sont d'un noir absolu. Ce sont les frères de ces messieurs qui sont, en somme, la cause du voyage du prince. Je vais être plus clair. D'accord avec l'Angleterre, le sultan ne veut plus couvrir de son papillon la traite des nègres. Homme de progrès par son intelligence et philanthrope par ses instincts, il est venu à Londres régler cette question avec le gouvernement de la Reine.

Je pourrais ajouter qu'en cette circonstance, Sa Hauteesse fait preuve d'une rare désintéressement. Les convois d'escaves obligés de passer dans ses États lui payent un impôt considérable et partant versent dans son trésor des sommes fabuleuses. Il y renonça.

Et il est d'autant plus louable, que le vieux parti à Zanzibar (il y a aussi un vieux parti à Zanzibar) a combattu sa détermination par tous les moyens d'opposition connus dans nos zones politiques ces révolutionnaires se disent "conservateur" et traitent de libéral ce souverain qui combat un commerce odieux en lui fermant ses principaux débouchés.

N'aurait-il que ce titre au respect et à l'estime de tous, le sultan de Zanzibar mérite d'être chaleureusement accueilli par les Français qui poussent l'amour de l'émancipation jusqu'à s'émanciper eux-mêmes.

On dit que l'Angleterre compte reconnaître la généreuse renonciation du prince africain par une donation annuelle qui se chiffrera par plusieurs millions. Un employé de la poste de Londres disait à ce sujet à M. Ribaud:

—Comme l'Angleterre est injuste! Le sultan de Zanzibar, affranchit quelques milliers de nègres, et on lui donne des sommes énormes... moi, j'affranchis des millions de lettres, et l'on ne me donne que de petits appointements? du National.

ADRIEN MARX.

Crapaud Dénoûclateur.

De 26 juin, un cultivateur, de Betz, en Alsace, le père Rattier, passant dans un champ de blé qu'il venait d'acheter, eut tout à coup entendre sous terre un bruit rauque et indéfini. Cela tenait du grémissement et du bruit. Il se baissa et prêta l'oreille. Le bruit avait cessé.

Très effrayé, le père Rattier s'en alla à grands pas et revint le soir avec des chiens.

On attendit une minute, puis le même bruit sortit de dessous terre, plaintif et rauque à la fois. Tout le monde se regarda au clair de la lune, et la nuit aidant, chacun faillit encore prendre la fuite.

Néanmoins sur les exhortations d'un d'entre eux, un ancien soldat, du nom de Jacques Leveux; ou finit par se décider à fouiller le sol avec des instruments qu'on avait apportés tout exprès.

Après premier coup de pioche, le bruit cessa; on creusa cinq minutes, puis le monde recula épouvanté. A la profondeur d'un demi pied, on venait de découvrir un cerceuil tout moisi, et c'est du cerceuil que le bruit sortait.

—Voyons, fit Leveux, ce n'est pas le moment de faire les enfants!

Et de trois coups de ciseau, il fit sauter le couvercle.

pour prendre la fuite et dégringola le long du corps au fond du cerceuil, où il resta sur le dos.

Alors on comprit tout. Avec l'extraordinaire durée d'existence particulière à ces animaux qui restent quelquefois des années entières pris sous des rochers sans boire et sans manger, le crapaud était demeuré là dans la bière, où il s'était introduit au moment de l'ensevelissement.

Immédiatement prévenue, l'autorité judiciaire ouvrit une enquête d'où il résultait que le cadavre avait eu le crâne brisé à coups de marteau. On était donc en présence d'un assassinat.

La victime a été reconnue pour une femme, Marguerite Spantz, et les soupçons se sont immédiatement portés sur un individu qui a disparu du pays. C'est un homme mal fait qui tantôt braconne tantôt pêche des greponilles dans les fossés. Il est à présumer que le crapaud ramassé par mégarde avec la pêche du matin se trouvait dans carassière d'où il avait sauté pendant que le meurtrier ensevelissait sa victime, sans se douter qu'il avait apporté avec lui un dénoûclateur.

Faits Divers

CIE UNION..... Cette compagnie devient de plus en plus populaire, comme le démontre les témoignages flatteurs qu'elle reçoit de toute part. Aussi l'encouragement ne lui fait pas défaut. Dans le cours de Mai et de Juillet, malgré la plus grande rareté de fonds, elle a pu payer \$70,050 qu'elle devait pour acquitter le prix d'achat de ses superbes vaisseaux, l'Athénien et l'Abissinien, et l'hiver prochain elle sera en état de rebâtir à neuf. Le public voyageur trouve à bord de cette ligne le plus grand confort et ce sera avant longtemps la ligne que les hommes affectionneront davantage.

Voici l'adresse qui a été présentée au Capt. Chabot à l'occasion d'un voyage de plaisir à la Malhaie:

Au capitaine T. A. Chabot, de l'Abissinien, Monsieur.

Nous pensons devoir profiter du voyage agréable que la Cie Union a eu la bonne idée d'organiser pour vous témoigner l'estime que le public vous porte. Depuis que vous avez pris le commandement de ce bateau, les passagers n'ont eu qu'à se louer des égards dont ils ont été l'objet de votre part comme de celle de vos employés. C'est en ayant à sa tête des hommes tels que vous, Monsieur, que la Cie Union est parvenue à mériter une si large portion du patronage du public commercial et voyageur.

Nous sommes heureux de pouvoir féliciter M. Leveux, l'agent actif de la Cie. Union, de l'ordre et de l'harmonie qu'il a fait présider au fonctionnement de cette Compagnie. Il s'est acquis la confiance de ceux qui s'intéressent au succès de l'entreprise dont chacun a déjà si grandement bénéficié.

Les employés de ce vaisseau voudront bien accepter nos félicitations pour la courtoisie et la ponctualité avec lesquelles ils s'acquittent de leurs devoirs.

Nous espérons que le public saura reconnaître ce témoignage d'estime si largement mérité en accordant à la Cie Union un patronage dont elle est si digne à tous égards.

(Suivent un grand nombre de signatures.) —Journal des Trois-Rivières.

Le colonel Jackson, député adjutant général du district d'Ottawa, est parti pour Manitoba, en charge de 84 soldats, qui doivent remplacer ceux dont le terme de service, est expiré.

Le départ de l'hon. M. Letellier pour Manitoba, et l'empressement que le gouvernement fédéral met à envoyer de suite au Nord-Ouest tant d'hommes que possible de la police montée, semble indiquer l'on craint des troubles politiques dans le territoire de la Saskatchewan.

L'avenir National dit que les Etats de la Nouvelle-Angleterre et de New-York renferment une population d'au-delà 350,000 Canadiens Français.

Quatorze cents familles pauvres de Londres sont logées dans les maisons construites avec l'argent légué à la ville par Peabody. Environ \$2,000,000 ont été employées pour la construction et l'entretien de ces maisons, et il reste encore \$3,000,000 en caisse.

Un naif américain a donné \$2,500. à Paris, pour de bassin dans le quel Ponce Pilate s'est lavé les mains.

LE SECRET DES CARTES POSTALES.—La cour de cassation vient de casser un arrêt de la cour de Caen, qui renvoyait des poursuites une receveuse de poste qui avait donné de la publicité au texte d'une carte postale.

La receveuse de poste avait lu, dans l'intérieur du bureau, et en présence des facteurs, la teneur d'une carte postale. La cour de Caen avait jugé que ce fait ne constituait pas le délit d'ouverture de lettre.

La cour suprême a confirmé l'arrêt sur ce point, mais elle a, par voie de cassation, déclaré que c'était à tort que la receveuse de poste avait été renvoyée des poursuites, attendu que si elle n'avait pas commis le délit prévu par l'article 187 du code pénal elle s'était rendue coupable du délit de révélation d'un secret professionnel.

LE TUNNEL D'HOOSAC.—Pendant la nuit de vendredi dernier le tunnel d'Hoosac a été obstrué par la chute d'environ 1,200 tonnes de rochers, détachés de la paroi supérieure. Le déblaiement a été poussé avec tant d'activité que le service des trains de marchandises a pu être repris dimanche soir et celui des trains de passagers hier matin.

—On a découvert récemment à New-York dans la rue Walker un harem appartenant à un riche allemand aux goûts un peu turcs.

Les femmes au nombre de 57, paraissent assez contentes de leur sort quand on les a délivrées. Ce fameux polygame a pour nom Von Schnipperdam et appartient dit-on à la haute aristocratie prussienne. Il est aussi allié à la famille princière Hightollé Olapp.

Il a été écorché aux Tombes en attendant son procès sur accusation de Polygamie et de conduite coupable à la morale publique.

Un nouveau mode de conserver la glace est suggéré par le Dr. Schwartz, l'ayant eu dernier, la glace ayant été mise dans un vase couvert d'une assiette; il faut déposer ce vase sur un lit de plume et le recouvrir d'un oreiller ou coussin, vu que la plume est un très mauvais conducteur de la chaleur. Le Dr. Schwartz assure que par ce moyen il a pu garder 6 lb de glace pendant huit jours, alors que le thermomètre indiquait une assez forte chaleur.

À Baltimore les héros du moment sont M. et Mme John Hahn, père et mère de quatre jumeaux, quatre petites filles nées le 16 février dernier, Mme Kate-Thérèse, Hahn est une femme corpulement ordinaire, âgée de vingt huit à trente ans, assez belle de visage, aux yeux bleus, à l'abondante chevelure brune. Elle pèse environ 130 livres américaines, soit à peu près 115 lb de francs. Le père, M. John Hahn, est un homme de trente ans, aux yeux noirs, à la longue chevelure noire, au teint brun. Sa stature est moyenne et son poids est d'environ 110 livres de France.

Tandis qu'il est originaire d'Allemagne, sa femme est née de parents irlandais, mais tous deux ont été amenés en Amérique dès leur plus jeune âge. Ce fait de fécondité vraiment extraordinaire a causé à Baltimore une certaine émotion, et plusieurs milliers de personnes ont voulu venir voir les jumeaux rangés dans quatre berceaux. Bon nombre de visiteurs ont même voulu offrir un cadeau aux jeunes parents et du Rôjoutier enthousiaste a fait graver une médaille d'or pour chacun des nouveau-nés. Depuis, deux de ces enfants sont morts, la troisième ne paraît pas vivre longtemps, mais la quatrième semble mieux constituée.

MARIAGE A LA VAPEUR.—Le Republican de Scranton (Pennsylvanie) raconte le stratagème adroite dequel Trump, conducteur du chemin de fer l'Philadelphia and Erie, a épousé miss Maggie Kapp, de Northumberland malgré l'opposition des parents de celle-ci. La famille de miss Maggie la surveillait de près et ne lui laissait de liberté qu'aux heures où Trump était retenu par son service hors de la ville. Samedi, l'amoureux conducteur est parti avec son train comme à l'ordinaire, mais, à peine arrivé à destination, il a pris passage comme voyageur dans un train allant à Cumberland. Les parents de miss Maggie, supposant que Trump ne reviendrait que le soir, comme chaque jour, n'ont pas fait difficulté de permettre à la jeune fille de sortir le soir en instant. Elle est allée directement à la station, est montée dans le wagon-palais, où l'attendaient son futur, les témoins et le Revd. M. Gibson, et ce dernier s'est empressé d'accomplir la cérémonie du mariage, pendant que le train, reprenant sa course, dévorait l'espace à raison de 40 milles l'heure dans la direction de Selingsgrove.

On annonce la mort du général Segot, chef d'état-major du général Ladmirault.

Engagé volontaire, ayant gagné tous ses grades à la pointe de l'épée, il était pendant la guerre chef d'état-major du 2e corps d'armée.

Grand officier de la Légion d'honneur, il fut fait général de division à la suite de la capitulation de Metz.

D'une très grande bravoure, il ne craignait pas de s'exposer personnellement au feu.

Devant Metz, la lognrette à la main, au milieu d'une pluie de balles, il observait un jour les positions ennemies, juché sur un simple bidet d'artillerie.

Tout à coup arrive au grand galop son ordonnance, portant un ordre, et qui avertit qu'immédiatement au milieu des balles la réponse du général.

Celui-ci s'aperçoit alors que le soldat est monté sur son propre cheval, un bête magnifique.

Saget bondit aussitôt et lui cria: —Satané animal, vaistu me f... Je camp bien vite, tu vas me faire tuer mon cheval.

Et il reste seul exposé au feu, continuant à lire sa lettre!

LE VIDO.—Eau de Beauté, préparation de N. Dudevior.—"Aux Dames"—Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau donne à ses fibres une vigueur et une élasticité harmonieuses.

Le Vido est une des plus belles découvertes pour les maladies de la peau, telles que le masque les rousseurs, les boutons, les pustules, les éruptions et les vers de la figure.

Toute personne envoyant \$1 par la mail les recevra une bouteille par la mail suivante.

N. Dudevior, propriétaire—Vendu chez Hœrne Pharmacies. Prix: \$1,00

Decès. A Micopie, Mass, E. U. à l'âge de six mois et vingt jours, Marie-Joseph-Gustave-Camille, enfant de Joseph Laurent Giguère, M. D.

AVIS.

À l'avenir, les frais de poste seront payés par nous, en sorte que les abonnés ne devront pas payer aux maîtres de postes le postage pour les journaux.



LE CONSTITUTIONNEL

TROIS-RIVIERES AOUT 1875

Lorsque nous sommes devenu propriétaire du Constitutionnel nous avons fait appel à la bonne volonté de nos abonnés pour solder leurs comptes; nous sommes fâché de dire que très peu y ont répondu.

On écrit de Londres ces intéressants détails: "Quand l'illustre archevêque de Westminster fut élevé à la pourpre romaine, on se demandait quel serait son rang dans l'état et quels honneurs lui seraient accordés.

L'élection de M. Marchand, pour le comté de St. Jean, va être contestée.

L'élection de M. Coupel, député de Napierville à la Chambre fédérale, est contestée.

M. Bonnassieux, le sculpteur, membre de l'Institut, met en ce moment la dernière main à la statue de Mgr Dauboy.

Election de Montréal-Centre.

UN INCIDENT JUDICIAIRE!

M. DEVLIN, M. P., EMPRISONNE POUR MEPRIS DE COUR!

L'enquête dans cette cause, qui devait commencer hier, devant Son Honneur le juge McKay, a donné lieu à un incident judiciaire qui a créé sensation dans la ville.

Il était connu, depuis plusieurs jours que les avocats de la défense, MM. Carter, Trewholme & McLaren, soulevaient plusieurs objections sérieuses. L'une d'elles avait trait à la juridiction de la Cour.

M. Carter souleva une nouvelle objection tendant à suspendre le procès parce qu'aucun ordre fixant la date et le lieu de l'enquête n'avait été produit.

qu'un ordre de cette nature avait existé, et le procureur reçut instruction de le produire.

M. Honey, l'un des protonotaires fit des recherches infructueuses pendant près d'une demi-heure, et informa la Cour que le document avait été détruit.

Une discussion s'éleva alors entre MM. Abbot, Devlin et Carter, ce dernier soutenant qu'on ne pouvait pas légalement conduire une cause dont le dossier était incomplet.

Le juge renvoya l'objection. Une requête concernant le dossier subit le même sort que les objections, il fallut à tout prix commencer l'enquête dans une cause où l'on accuse un citoyen haut placé, un mandataire du peuple, d'un délit qui le priverait de ses droits politiques pendant sept années.

M. Honey ayant déclaré qu'il avait donné avis du procès aux intéressés, le 17 juillet dernier, par la poste, l'hon. M. Abbot, de la part des pétitionnaires, voulut examiner comme témoin le Défendeur, M. Devlin.

On connaît l'énergie du député de Montréal-Centre, les épreuves et les persécutions qu'il n'a jamais déclinées. Aussi il n'hésita pas à déclarer qu'il ne prêterait pas le serment devant un tribunal siégeant illégalement, de ne reconnaître à aucun juge, a-t-il dit, le droit de me forcer à donner témoignage un jour non juridique.

Sur cette déclaration M. le juge McKay exprima le regret d'avoir à ordonner l'emprisonnement de M. Devlin pour mépris de Cour.

—Le suis prêt, répondit M. Devlin; je m'y attendais. Puisse-t-il.

Une demi-heure après, le mandat d'emprisonnement était signé par le juge, et M. Devlin se rendait au Bureau du Shérif.

Avis d'une motion pour un bref d'habere corpus fut donné immédiatement.

La nouvelle se répandit rapidement. Les assistants formèrent en face du Palais de Justice plusieurs groupes qui attirèrent l'attention des passants. En apprenant que le député de Montréal-Centre était sous la garde des autorités les curieux venaient grossir la réunion.

A cinq heures M. Devlin sortit en compagnie de M. le shérif Leblanc, de son avocat, M. Carter, et de M. Alfred Perry. Ces messieurs prirent place dans un magnifique carrosse couvert traité par deux beaux chevaux gris.

Il serait imprudent d'exprimer une opinion bien décidée sur cet incident. Les ordres d'un tribunal doivent être respectés, mais M. Devlin ne se trouve pas dans des circonstances ordinaires.

Le public commence à croire que la loi a des rigueurs fondées seulement sur le caprice de certains magistrats. Il est temps de mettre fin à cet état de choses. Bien tôt un citoyen honorable n'aura plus le privilège de saluer ses amis sur la rue sans s'exposer à devenir indigible.

Le public commence à croire que la loi a des rigueurs fondées seulement sur le caprice de certains magistrats. Il est temps de mettre fin à cet état de choses. Bien tôt un citoyen honorable n'aura plus le privilège de saluer ses amis sur la rue sans s'exposer à devenir indigible.

Nous espérons que l'incident Devlin se terminera sans conséquence fâcheuse.

Notes Locales.

Partout on ne parle que des merveilleux exercices des japonais.

Que Taro dans son ascension sur la corde inclinée est sans égale ses tours sur la perche équilibre tiennent du prodige.

Yara, Keku la seule femme de la troupe, fera son début ce soir, elle ne le céle à aucun en habileté, force et souplesse.

C'est demain qu'a lieu le voyage de plaisir sur la rivière Chambly.

Les journaux prussiens donnaient depuis quelque temps des détails sur des ascensions en ballon entreprises à Berlin par M. Godard.

Un ami de moins sur la terre: un ami de plus au ciel.

M. le caré Lottinville était le fils aimé de notre regretté concitoyen, feu Octave Lottinville décédé, il n'y a que quelques semaines.

Les funérailles ont eu lieu ce matin en la paroisse de Saint-Narcisse.

Un dimanche d'été.

J'étais à la campagne depuis 5 jours, et je m'engourdissais, las de silence, lorsqu'enfin les cloches des villages annoncèrent le matin du 7e jour du jour de repos et de fesse.

Hier soir vers dix heures et demi le feu s'est déclaré dans le magasin de chaussures de M. Ed. Dupont, rue du Platon, on a pu l'éteindre promptement avec quelques seaux d'eau; dommages peu considérables.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons avec douleur la mort du docteur Edouard Modeste Poisson, d'Arthabaskaville, ex-régistrateur du comté d'Arthabaskaville.

Nos sincères compliments de condoléances à sa famille éplorée.

Nécrologie.

REV. M. LOTTINVILLE.

C'est avec une vraie douleur que nous annonçons lundi la mort de M. le curé de Saint-Narcisse, arrivée samedi dernier, et nous savons que tous ceux qui ont eu l'avantage de connaître le défunt partageront nos regrets.

Né le 5 Avril 1838 M. J. O. Théodore Lottinville fréquenta d'abord l'École des frères de cette ville puis fit son cours classique au Séminaire de Nicolet où il prit l'habit ecclésiastique en 1858.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

D'heure en heure, l'invasion se répandit prenant possession de la campagne comme d'une vaste guinguette, d'un café chantant plus grand que ceux des champs élysées.

La brise se mit à souffler des blagues et des lazzi. Les odeurs de friture et de gibelottes s'enlevèrent le long des berges et virent ramper sur les champs.

Quand je vis la campagne ainsi livrée à ceux là seuls qui la comprennent et savent en jouir, et m'étant repu de ce spectacle, j'allais prendre le chemin de fer pour revenir à Paris.

C'était à la station qui terminait la ligne. Le train n'ouvrait plus car il devait, tout le long du chemin, ramasser les prussiens, mais au point de départ, l'heure n'étant pas encore très avancée, le train regarda vide et je montai sur l'impériale.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Le train prit son élan avec lenteur. Des lumières pointillantes s'étendaient des terrains, la nuit tombait à chaque souffle de la locomotive.

Aussi, c'est à eux que nous livrons cette découverte, pour la populariser, si l'épreuve réussit.

Quel bonheur pour nos gourmets, si nous voyions bientôt la sauterelle délicieusement accommodée aux sauces nationales!

Et quel perspective pour notre pays, si richement pourvu de ce produit indigène!

La sauterelle si méprisée aujourd'hui, et devenue demain un important article de commerce, un puissant moyen de subsistance publique.

Il y a là le germe de toute une révolution domestique sociale et économique!

Faits Divers.

L'hon. M. McKenric s'embarquera pour le Canada le 18 courant.

Bonne nouvelle.—Le public apprendra avec plaisir que nous avons acquis la certitude qu'une voie praticable pour un chemin de fer, entre le Lac St. Jean et Québec, en ligne directe, a été découverte dernièrement.—Canadien

DÉVORÉ PAR UN OURS.—Une décade de G. Lineau, province d'Ontario, Canada, annonce qu'il a tué trois ours qui étaient allés cueillir des groseilles dans un bois, ont été tués et dévorés par un ours.

Chicago, 7.—Le Times ressuscite l'affaire du meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

Le meurtre mystérieux de M. Nathan, marchand de New-York, assassiné chez lui il y a deux ans.

arrêté en Angleterre, de faire faire une enquête sur le vaisseau gelé.

—Voici une concurrence au capitaine Boyton?

Un capitaine de la marine marchande anglaise, M. Matthew Webb, a fait, à l'âge, sans le secours d'aucun appareil, nautique le trajet de Bloewal à Ravensend (plus de 64 milles) en quarante heures cinquante huit minutes.

Ce rude nageur a eu à lutter, pendant qu'il exécutait ce véritable tour de force, contre un violent orage qui l'assailla après Woolwich.

M. Matthew Webb a opéré cette descente de la Tamise tantôt en nageant à pleins brasses, tantôt en se reposant sur le côté.

SUICIDE HORRIBLE.—Jeevra le célèbre graveur, s'est donné la mort jeudi dernier dans les circonstances suivantes.

Il s'enferma dans son atelier et se coupa les principaux artères du bras gauche. Il était probablement en proie à un accès momentané d'aliénation mentale.

Depuis 2 heures du matin jusqu'à 2 heures de l'après midi le pauvre artiste subit les tortures d'une longue agonie. Il recueillit son sang dans une cuvette et à l'aide d'un pinceau il inscrivit sur les murs les impressions que lui avait causées cette terrible journée.

Dans un endroit on lisait: "Je jouis d'une conscience tranquille et je m'annule en attendant la mort." Au dessous il avait écrit: "O Dieu tout puissant, pardonnez-moi comme je pardonne à mes ennemis."

Plus loin il avait tracé ces caractères sanglants: les mots suivants: "Ma raison revient. O mon Dieu sauvez mon âme." Et plus loin: "Il est midi et je ne suis pas encore mort, j'appellerai ma femme, mais on rit de moi." Encore deux heures P. M. Cela finira. Seigneur! Deux heures de mon âme!"

Il se serait alors déchargé un pistolet dans la bouche le canon dirigé vers le palais. Lorsque les agents de l'autorité pénétrèrent dans l'atelier la scène était horrible au delà de toute description.

Tous les objets de l'appartement étaient couverts de sang, la table, les livres, jusqu'à un cordon de la sonnette. Le crucifix d'ivoire placé sur la table était ensanglanté. On croit qu'en expirant il aurait pressé contre son cœur pendant les tourments de l'agonie. Il était un homme aux mœurs douces religieux et estimé de tout le monde.

Suicide.—Alfred Van Sickle, agriculteur à Afton (Iowa), s'est brûlé la cervelle jeudi matin avec le pistolet qui venait de lui servir à tuer sa femme.

SECRET DES LETTRES.—Un galant homme n'a pas besoin de connaître l'opinion de la cour de cassation pour savoir qu'il ne doit pas se servir d'une lettre confidentielle qui lui a été adressée par erreur.

Il n'est pas inutile toutefois de signaler l'arrêt rendu par la chambre des requêtes, il constate que les principes du droit se trouvent, en cette circonstance, absolument d'accord avec les délicatesses de la conscience.

Lorsque l'auteur d'une lettre confidentielle se trompe et adresse non pas à celui qui en était le destinataire mais à un tiers ce tiers, déclare la cour de cassation—même après avoir reçu cette lettre en même temps qu'une autre à lui personnellement adressée par la même personne et sous la même enveloppe, ne saurait s'en considérer comme légitime propriétaire et en faire usage en justice dans son intérêt privé. Les juges ne sauraient puiser dans cette lettre un élément de décision.

La plus grande machine à papier qui existe est à Franklin, N. H. Elle manœuvre une feuille de papier de 90 pouces de longueur, a raison de 100 pieds de longueur par minute, la plic en deux feuilles et en fait deux rouleaux de cinq milles de longueur.

TROUPES JAPONAISES.

Dire ce qu'elle a fait hier soir il est inutile. Il faut les voir soi-même.

Figurez vous "Que" dans son ascension sur la corde, il passe sur votre tête, il vous énerve, mais de suite vous êtes rassuré tant il marche avec aplomb.

La pyramide de boîtes est d'une force extraordinaire, impossible même à décrire: Vous voyez Tomy à une hauteur d'environ quinze pieds faisant le gymnase sur une de ces boîtes à peine assez large pour placer ses mains.

On dit beaucoup de la femme qui manqua hier. Le programme sera plus complet ce soir: Venez!

Communiqué.

LE VIDO—Eau de Beauté, préparation de N. Dudoir.—"Aux Dames"—Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau donne à ses fibres une vigueur et une élasticité harmonieuses.

Le Vido est une des plus belles découvertes pour les maladies de la peau, telle que le masquo, les rousses, les boutons, les pustules, les éruptions et les vers de la figure.

Toute personne envoyant \$1 par la maille recevra une bouteille par la maille suivante.

N. Dudoir, propriétaire—Vendu chez Héroux, pharmacien. Prix: \$1.00

Décès.

A St. Edouard de Gentilly, le 4 courant, à l'âge de 80 ans Chs. Maxime de Foy, Ecr., Notaire et devant de Québec.